

# Les États-Unis

## vus par les livres pour la jeunesse français, du 11 septembre 2001 à l'élection de Barack Obama : la réinvention *made in France* du modèle américain

par **Isabelle Guillaume\***

À l'ère de la mondialisation et de l'influence supposée du modèle américain sur tous les jeunes, à travers le canal de la télévision et du réseau Internet, il était intéressant de s'interroger sur les représentations que véhicule la production française de fictions et de documentaires.

Entretient-elle le rêve américain ? Sur la période récente qui va de 2001 à 2008, Isabelle Guillaume nous propose une analyse nuancée qui révèle bien des paradoxes.

**D**epuis 2001, nombreux sont les auteurs, les collections, les éditeurs pour la jeunesse qui proposent un regard sur les mutations et les valeurs américaines par le biais de la fiction historique ou du documentaire romancé. Il ne s'agit pas seulement de proposer un enseignement de l'histoire et de l'actualité d'un pays parmi d'autres.

À l'heure d'une relative tension dans les opinions publiques et d'un apparent désamour franco-américain, avant même le spectaculaire revirement de la campagne électorale qui vient de s'achever et l'engouement hexagonal pour le candidat démocrate, ces ouvrages destinés aux jeunes lecteurs montrent que les États-Unis sont à la fois un pays ancré dans une réalité historique et géographique et l'espace idéal qui permet aux Français de réfléchir à leur propre pays, à son histoire, à ses valeurs et à son projet collectif.

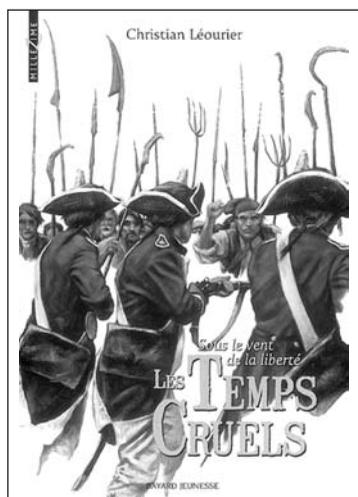
\* Isabelle Guillaume est maître de conférences en littérature comparée.



in *Les Premiers colons d'Amérique du Nord*, éd. du Sorbier



in *La Conquête du Far West*, De La Martinère Jeunesse



C. Léourier : *Sous le vent de la liberté*, t.3 : *Les Temps Cruels*, Bayard Jeunesse

## L'histoire américaine, un réservoir d'épisodes légendaires et d'enseignements

Le pays des *Pilgrim Fathers*, de George Washington et des tuniques bleues, constitue une source d'inspiration féconde pour les auteurs de documentaires qui découpent des épisodes dans l'histoire américaine et qui explorent ces séquences. Terre de l'héroïsme et de l'exploit épique, les États-Unis de ces documentaires sont présentés à l'époque des *Premiers colons d'Amérique du Nord* (Hélène Montandre, Éd. du Sorbier, 2004) et de la légendaire expansion vers l'Ouest, (Jacqueline Morley, *Pas facile d'être un pionnier américain !*, Nathan, 2003 ; Françoise Perriot, *La Conquête du Far West*, De La Martinère Jeunesse, 2007). Ils sont aussi cette terre d'accueil aux allures d'Eden qui, du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, attire les émigrants pauvres en provenance d'Europe et qui offre aux yeux des arrivants entassés à Ellis Island la vue de la monumentale statue de Bartholdi et la promesse des vers d'Emma Lazarus gravés sur le socle « Give me your tired, your Poor... » (*C'est encore loin l'Amérique*, Pierre Plantier, Syros jeunesse, 2001 ; *Et puis on est partis*, de Philippe Brochard, L'École des loisirs, 2003). Or, ces moments de l'histoire américaine sont autant de sujets popularisés par la littérature et le cinéma. Les documentaires cités sont donc traversés par une tension contradictoire entre l'exigence de vérité qui définit leur genre et la dimension mythique de leur sujet. En évoquant la guerre d'Indépendance, Christian Léourier (« *Sous le vent de la liberté* », Bayard, 2005-2006) et René Belin (*La Fayette : la passion de la liberté*, Timée Éd., 2007) quittent le terrain de la mythologie populaire pour entrer

sur celui de la genèse des démocraties occidentales. Aborder la guerre d'Indépendance dans le cadre d'une biographie (René Belin) ou dans celui de la fiction (Christian Léourier), c'est traiter un épisode qui, au-delà de l'histoire nationale américaine, invite à réfléchir sur les hommes, les événements et les valeurs fondateurs des démocraties modernes et à se rappeler différents liens philosophiques et historiques qui unissent les États-Unis et la France : les Pères fondateurs de la jeune République américaine sont des héritiers des penseurs des Lumières, la France a fourni une aide matérielle et humaine aux Insurgents en lutte contre les tuniques rouges du roi George III, la Déclaration des Droits de l'homme s'inspire de la Déclaration d'Indépendance rédigée par Jefferson. Le destin de La Fayette, ami de Washington et acteur de la Révolution française, incarne parfaitement ce lien entre les deux rives de l'Atlantique à l'heure des grands bouleversements idéologiques et institutionnels. Avec *La Fayette : la passion de la liberté*, René Belin propose une biographie de circonstance qui commémore les 250 ans de la naissance du « héros des deux mondes » tout en mettant l'accent, dès le sous-titre, sur la signification morale, politique et civique du destin de son héros. La même notion préside la trilogie romanesque de Christian Léourier, « Sous le vent de la liberté » (*Lumières d'Amérique, Chasseurs et proies, Les temps cruels*) et annonce le programme. Les aventures maritimes et guerrières du cycle qui emmènent le lecteur de la guerre d'Indépendance aux débuts de la Révolution française – en passant par une campagne de course dans l'océan Indien et par l'insurrection des esclaves qui éclate à Saint-Domingue

en 1791 – offrent leur cadre mouvementé à l'évocation des grandes transformations qui inaugurent le XIX<sup>e</sup> siècle. Fils cadet d'un marquis breton désargenté, le héros traverse les événements avec pour viatique un volume des *Lettres philosophiques* et le souvenir des lectures de son père : Montesquieu, Rousseau, Raynal, d'Alembert, Diderot.

La République américaine que le héros voit naître est bien la société idéale construite selon les principes de ces philosophes des Lumières. Elle n'est, pourtant, pas dénuée d'ambivalence. Elle reste un modèle imparfait comme les nombreuses utopies de ce roman dénué d'angélisme et de manichéisme.

### **Les États-Unis après le 11 septembre 2001 : un territoire illisible**

Lorsque le déplacement outre-Atlantique s'associe au détour historique, les États-Unis des auteurs pour la jeunesse dessinent un territoire riche d'enseignement. Par contraste, lorsque les auteurs regardent l'Amérique de George W. Bush, des événements du 11 septembre 2001 (Florence Vielcanet et Jacques Héron, *Pourquoi le 11 septembre 2001 ?*, De La Martinière jeunesse, 2002 ; Jean-Jacques Greif, *Nine Eleven*, L'École des loisirs, 2003) et de la guerre d'Irak (Xavier-Laurent Petit, *Be safe*, L'École des loisirs, 2007), l'espace américain devient muet et vide de sens. L'incapacité du documentaire publié dans la collection « Oxygène » de La Martinière jeunesse à répondre à la question de son titre et à éclairer les enjeux du 11 septembre suggère que le spectaculaire quadruple attentat de 2001 n'a peut-être ni signification, ni conséquence majeure sur l'échiquier de la géopolitique mondiale. Dans cette perspective, Jean-Jacques

Greif propose une évocation de l'événement plus ambitieuse avec *Nine Eleven*, un texte qui mêle fiction et documentaire. L'auteur offre des éléments pour expliquer l'effondrement des tours du World Trade Center et le manque d'efficacité des secours. Mais l'enjeu n'est pas seulement documentaire. Tandis que l'urgence de fuir le nuage de poussière toxique généré par l'effondrement des tours, jointe à la perte des repères dans la ville et aux ordres contradictoires des secours, transforme New York en un espace resserré et tragique, le narrateur adopte successivement l'itinéraire et le point de vue d'une foule de personnages, lycéens, enseignants et parents d'élèves de Stuyvesant High School, un établissement prestigieux à proximité du World Trade Center. Ce dispositif choral crée une tension entre anonymat et individualité : la diversité des points de vue va de pair avec une forte caractérisation des personnages. L'échelle des collectivités du récit demeure très modeste : famille, cercle amical, voisinage. La mosaïque des destins, évoqués de manière fragmentaire, ne constitue pas un ensemble homogène et la tragédie n'est pas orientée vers un sens précis. En revanche, la construction du récit favorise l'identification du (jeune) lecteur français. En refermant *Nine Eleven*, celui-ci pourrait gloser la formule de Jean-Marie Colombani, directeur et éditorialiste du *Monde*, au lendemain des attentats et s'exclamer : « nous sommes tous des new-yorkais ».

Publié, comme le roman de Jean-Jacques Greif, dans la collection « Médium » de L'École des loisirs, *Be safe* (2007) de Xavier-Laurent Petit offre un état de lieux des États-Unis en guerre contre l'Irak et il complète le constat de

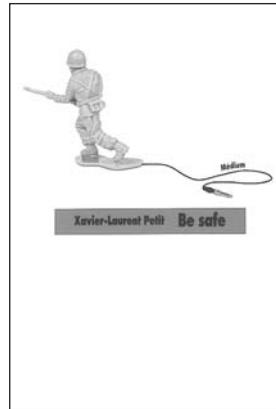
*Nine Eleven*. Après l'effondrement du World Trade Center, symbole d'une certaine arrogance économique et culturelle, le désarroi des troupes de jeunes recrues américaines face à la guérilla irakienne confirme la fragilité inattendue de la puissance américaine. Après Jean-Jacques Greif, Xavier-Laurent Petit tisse son récit à hauteur des yeux d'un individu. Son narrateur est un adolescent qui raconte les conséquences de l'intervention américaine dans sa famille (son frère s'engage dans l'armée) et dans son quartier, une banlieue américaine banale victime de la crise de l'industrie automobile. Indifférent aux enjeux du conflit, le jeune garçon ne construit aucun discours sur le sens de celui-ci. Quant à son frère, il choisit *in fine* de désertir et se retire ainsi de l'aventure collective. Celle-ci semble d'autant plus absurde que le romancier dote les deux frères d'un père vétéran du Vietnam incapable de transmettre son expérience à ses enfants. Se dessine ainsi l'image d'une nation impuissante à tirer les enseignements de ses erreurs passées et dont l'histoire bégaie.

Faudra-t-il conclure que les livres pour la jeunesse parus depuis 2001 offrent une vision très contrastée des États-Unis ? Vus comme la terre d'une histoire brève mais dense, ceux-ci suscitent à la fois le rêve et la réflexion. Vus sous l'angle de l'actualité immédiate, ils n'apparaissent plus comme une collectivité nationale orientée vers un avenir intelligible. Les nombreux ouvrages consacrés à la question raciale et à l'histoire des Noirs américains invitent, cependant, à nuancer ce bilan. Associée aux pages les plus dramatiques de l'histoire américaine (esclavage, ségrégation), la question raciale inspire paradoxalement des livres opti-

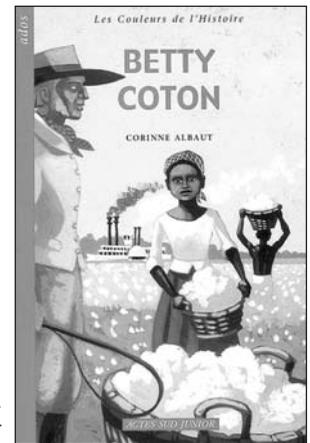
mistes quant à l'avenir américain : d'une part, parce qu'elle permet aux auteurs pour la jeunesse de substituer une continuité au hiatus historique ; d'autre part, parce que cette continuité prend la forme d'une téléologie positive. Amorcée avec l'enfer de l'esclavage, l'histoire des Noirs aux États-Unis prend la forme d'un progrès qui n'a pas encore atteint son stade ultime. Elle projette ainsi l'avènement de celui-ci dans l'avenir.

### Les Noirs aux États-Unis : le visage paradoxal du rêve américain

Les catalogues des éditeurs pour la jeunesse en témoignent : la question noire occupe la première place dans les ouvrages français qui s'intéressent aux États-Unis. Si la qualité des livres est très diverse, la liste des thèmes est réduite : l'esclavage, la ségrégation, la lutte pour les droits civiques et ses grands leaders. Plus d'un siècle et demi après la traduction en France de *La Case de l'oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe, l'un des grands succès de librairie du Second Empire, les esclaves des plantations du Sud fournissent encore le sujet de documentaires (Hélène Montardre, *Les Esclaves en Amérique du Nord*, Éd. du Sorbier, 2004) et de fictions plus ou moins didactiques (Metantropo, *Mon cheval, ma liberté*, Castor poche, 2001 ; Corinne Albaut, *Betty Coton*, Actes Sud Junior, 2005). La ségrégation inspire à la fois *Trèfle d'or* de Jean-François Chabas (Casterman, 2001) et *La Route du Sud* de Jean Claverie (Gallimard Jeunesse, 2003), qui offre ainsi une suite à *Little Lou* (1990). Ces deux titres sont des réussites dotées d'une large audience. Ils conjuguent succès de vente et reconnaissance institutionnelle. La lutte pour les droits civiques et ses grandes figures sont à

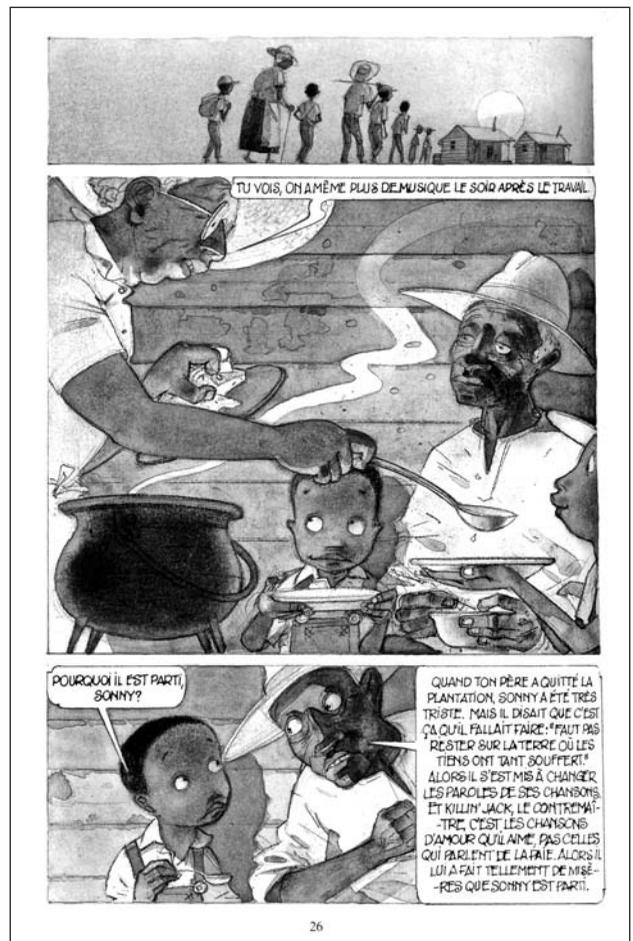


X.- L. Petit : *Be Safe*, L'École des loisirs

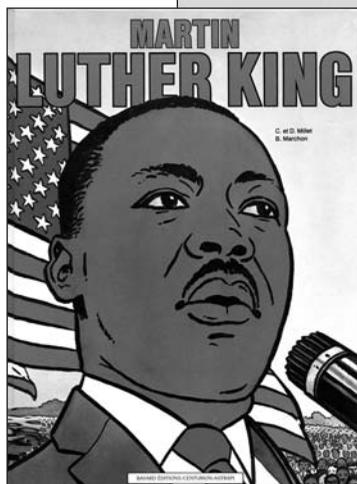


C. Albaut : *Betty Coton*, Actes Sud Junior

J. Claverie : *Little Lou : la route du Sud*, Gallimard Jeunesse



J.-P. Billioud :  
*Martin Luther King*,  
 Bayard Jeunesse



B. Marchon, C. et D. Millet :  
*Martin Luther King*,  
 Bayard Éditions/  
 Centurion/Astrapi



*Pensez par vous-mêmes : un discours de Malcolm X*,  
 Présenté par  
 P. Godard, Syros

l'honneur dans le roman de Gisèle Bienne, *Chicago, je reviendrai* (L'École des loisirs, 2007), et dans de nombreux documentaires.

Ces documentaires sont essentiellement des biographies et des ouvrages qui renouvellent le genre en recourant à la fiction (Florence Cadier, *Le Rêve de Sam*, Gallimard, 2008), ou en associant bande dessinée, dossiers, archives, images, discours et extraits de discours. Ils dressent le panthéon français des leaders noirs américains : Martin Luther King (Benoît Marchon, *Martin Luther King*, Bayard Jeunesse, 2002 ; Brigitte Labbé et Michel Puech, *Martin Luther King*, Milan Jeunesse, 2003 ; Jean-Michel Billioud, *Martin Luther King*, Bayard jeunesse, 2006), Rosa Parks (Éric Simard, *La Femme noire qui refusa de se soumettre : Rosa Parks*, Oskar jeunesse, 2006 ; Nimrod, *Rosa Parks : Non à la discrimination raciale*, Actes Sud Junior, 2008) et Malcolm X (Philippe Godard, *Pensez par vous-mêmes : un discours de Malcolm X*, Syros, 2006). Ils délivrent une information historique tout en transmettant un message politique, civique, moral, voire spirituel, par le biais de personnages exemplaires. Ancré dans le contexte spécifique des États-Unis ségrégationnistes des années 1960, le combat de ces trois héros de la cause noire donne aussi une dimension concrète et vivante à des valeurs universelles. Or, l'exemplarité n'est pas cantonnée à ce genre de la biographie édifiante. Quelle que soit leur dimension pathétique ou tragique, les ouvrages qui racontent l'histoire des Noirs américains ne présentent pas seulement leurs personnages comme les victimes d'un système inique. Tous peuvent reprendre à leur compte la promesse de la quatrième de

couverture de *Betty Coton* : « le destin exemplaire d'une héroïne romanesque ». De manière plus ou moins appuyée, les auteurs présentent des personnages prométhéens en lutte contre la condition inique qui tente de les écraser. Leurs armes sont variées : le petit esclave de *Mon cheval, ma liberté* fuit sa plantation grâce à l'étalon qu'il a dressé ; Betty lutte pour apprendre à lire et à écrire, puis pour transmettre ce savoir à sa communauté et, dans *Trèfle d'or*, Leroy Moor résiste à la discrimination par son orgueil inflexible et sa « langue plus abrasive que la toile émeri ». Ces vies exemplaires éclairent le modèle américain d'un jour ambigu. « Je ne suis pas américain », écrivait Malcolm X dans son *Autobiographie*, et l'histoire de la conquête des droits civiques dresse le procès implacable de l'Amérique *mainstream* tout en conduisant, à terme, à parfaire les contours de la démocratie outre-Atlantique.

La cristallisation de l'intérêt français sur la question noire aux États-Unis en dit sans doute autant sur les préoccupations du spectateur que sur son objet d'étude. De manière implicite ou explicite, elle exprime un sentiment de proximité entre l'Amérique et la France. Ce sentiment repose sur des réalités historiques. D'une part, l'esclavage sur les plantations du Sud est inséparable de la traite négrière qui associa des intérêts économiques complémentaires de part et d'autre de l'Atlantique. D'autre part, le système esclavagiste sudiste est identique à celui que mirent en place, en leur temps, les colons français des Antilles et de l'Île Bourbon. Enfin, l'histoire et la culture ont tissé des liens entre les États du Sud et la France, liens que Corinne Albaut souligne dans *Betty Coton* en choisissant

pour décor de son histoire une plantation louisianaise où le propriétaire, le régisseur et le précepteur sont d'origine française. Ce choix de la romancière révèle l'une des fonctions du détour américain : celui-ci permet d'aborder certaines heures sombres de l'histoire hexagonale de manière oblique. Le dispositif dit à la fois l'enjeu et les limites de la catharsis. L'esclavage n'est pas seul en jeu. Derrière la ségrégation se profile l'histoire coloniale française, indissociable d'une hiérarchisation des « races » et des statuts. Derrière le destin des Noirs américains, de l'esclavage à « l'affirmative action », apparaît en filigrane celui des immigrés français. Le parallèle reste implicite, sauf dans *Pensez par vous-mêmes : un discours de Malcolm X*, où Philippe Godard précise, de manière polémique, que « la politique de Malcolm X reste pertinente » en « France, où l'intégration des populations d'origine immigrée pose toujours question ».

Ce bref parcours dans les rayons des ouvrages pour la jeunesse donne un éclairage sur l'« obamania » française. Une faille sépare le passé glorieux et le présent incertain des États-Unis dans les livres pour les jeunes lecteurs. L'histoire des Noirs américains est, paradoxalement, le seul angle qui permette de voir outre-Atlantique une terre de progrès continu, un espace qui instruit et qui fasse espérer.